

1

Automne 1268

La brume s'élevait de la surface de l'eau en spirales vaporeuses tandis qu'Eamon ramait dans sa modeste barque. Le soleil pâle diffusait sa faible lumière au sortir du repos nocturne, réveillant les oiseaux qui pépiaient à l'unisson. Il entendit le coq chanter, arrogant et fier, et le mouton bêler pendant qu'il broutait les verts pâturages.

Des sonorités tout à fait familières, des bruits qui le saluaient chaque matin depuis cinq ans maintenant.

Néanmoins il n'était pas chez lui ici. Malgré l'hospitalité et la familiarité de cette terre, elle ne serait jamais la sienne.

Or, de sa terre il se languissait. Dès que ses pensées l'y renvoyaient, la nostalgie le submergeait jusqu'au tréfonds de son être et, tel un amoureux dédaigné, il sentait le manque lui déchirer le cœur.

Et sous le regret, le chagrin, la nostalgie, l'affliction, bouillonnait une rage vive qui lui remontait dans la gorge, lui asséchant le gosier aussi âprement que la soif.

Certaines nuits, il rêvait de sa terre d'origine, de leur chaumière nichée dans les grands bois dont il connaissait chaque

arbre, chaque courbe de chaque sentier. Et certaines nuits, ses rêves se faisaient aussi réels que la vie éveillée à tel point qu'il sentait l'odeur du feu de tourbe, les doux effluves de lavande dont sa mère tissait des brins qu'elle glissait dans son lit pour lui assurer un sommeil paisible et de beaux rêves.

Il entendait sa voix, alors qu'elle fredonnait discrètement sous la soupente, là où elle concoctait ses potions et ses infusions.

La Ténébreuse, l'appelait-on respectueusement, en hommage à ses pouvoirs et à sa force. À sa gentillesse et à sa bonté, aussi. Ainsi, certaines nuits, quand il rêvait de son foyer, quand il entendait sa mère chanter sous le plancher du grenier, il se réveillait les joues baignées de larmes.

Il les essuyait à la hâte. C'était un homme désormais : dix ans révolus, chef de famille comme son père avant lui.

Les larmes étaient réservées aux femmes.

Il posa les rames pour laisser l'embarcation dériver au gré de l'eau pendant qu'il installait sa ligne, puis se rappela à l'ordre. Son rôle n'était-il pas de veiller sur ses sœurs ? Brannaugh était peut-être l'aînée, mais il était l'homme de la famille. Il avait prêté serment et juré de les protéger, elle et Teagan, et c'est ce qu'il continuerait à faire. Il avait hérité de l'épée de leur grand-père. Le moment venu, il n'hésiterait pas à la dégainer.

Assurément, ce moment viendrait.

Car il y avait d'autres rêves, des rêves porteurs de peur plutôt que de tristesse. Il rêvait de Cabhan, le sorcier maléfique. Ces rêves effrayants formaient dans son ventre des boules si glacées qu'elles figeaient même sa rage bouillonnante. Une peur qui donnait envie au petit garçon qu'il demeurerait au fond de lui d'appeler sa mère au secours.

Mais il ne pouvait pas se permettre de céder à l'effroi. Sa mère n'était plus de ce monde, elle s'était sacrifiée pour les

sauver lui et ses sœurs, quelques heures après que Cabhan eut massacré leur père.

Il ne lui restait qu'un souvenir flou de son père, et trop souvent il devait faire appel au feu pour le revoir nettement – le grand et fier Daithi, le *cennfíne*^{sl} à la chevelure claire, au rire facile. À l'inverse, il lui suffisait de fermer les yeux pour voir sa mère, aussi pâle que la mort qui l'avait enlevée, se tenant devant la chaumière, dans les bois, en ce matin brumeux, tandis qu'il s'éloignait à cheval avec ses sœurs, le cœur lourd, une force nouvelle et vive coulant dans ses veines.

Il n'était plus un petit garçon, depuis ce matin-là, mais l'un des trois enfants de la Ténébreuse, unis par le sang et le vœu de détruire ce que sa mère avait échoué à annihiler.

Une partie de lui ne désirait rien d'autre que de se mettre à l'œuvre, de tourner la page sur cette période de leur vie, sur Galway et la ferme de leur cousine où le coq saluait l'aube de son chant, où le mouton bêlait dans la prairie. L'homme et le magicien qui cohabitaient en lui souhaitaient ardemment que le temps passe plus vite, que lui vienne la force de manier l'épée de son grand-père sans que son poids fasse trembler son bras. Que vienne le jour où il pourrait pleinement embrasser ses pouvoirs et recourir à la magie, un don qui lui revenait de naissance et de droit. Le moment où il ferait couler le sang noir de Cabhan, brûlant à faire crépiter la terre.

Néanmoins, dans ses rêves, il n'était qu'un petit garçon, faible et inexpérimenté, poursuivi par un Cabhan changé en loup, un loup à la pierre rouge garante de son pouvoir maléfique flamboyant sur son poitrail. Et c'était son propre sang, le sang de ses sœurs, qui se répandait sur la terre en filets chauds et rouges.

1. Les termes en italique suivis d'un astérisque sont expliqués dans le glossaire en fin de volume.

Le matin, après avoir fait ces terribles rêves, il se rendait à la rivière, prenait la barque pour aller pêcher, pour être seul, même si la plupart du temps il recherchait la proximité de sa famille dans la maisonnette, les voix, les odeurs de cuisine.

Mais après ces rêves sanglants, il avait besoin de s'isoler – et personne ne lui reprochait de ne pas aider à traire, à charrier le fumier ou à nourrir les bêtes. Pas ces matins-là.

Alors il restait assis dans la barque, un garçon mince à la tignasse brune ébouriffée par le sommeil, avec les grands yeux bleus de son père, le pouvoir vibrant et animé de sa mère.

Comme le jour se levait autour de lui, il écoutait la nature s'éveiller. Il attendait patiemment que le poisson morde à l'hameçon et vienne happer la galette d'avoine chipée dans la cuisine de sa cousine.

Et là, il se retrouvait.

La rivière, le calme, le doux balancement de l'embarcation lui rappelaient les derniers jours véritablement heureux qu'il ait connus avec sa mère et ses sœurs.

Elle avait retrouvé sa bonne mine, se souvenait-il, alors que pendant ce long hiver glacial, il l'avait trouvée pâle et fatiguée. Ensemble, ils comptaient les jours les séparant de Beltaine et du retour de son père. Ce jour-là, Eamon avait imaginé qu'ils s'assiéraient autour du feu, grignoteraient des biscuits avec un thé sucré au miel tout en écoutant le récit des batailles et des parties de chasse de leur père.

Ils festoieraient, avait-il cru, et sa mère irait de nouveau bien.

C'est ce qu'il avait cru, ce jour-là sur la rivière, quand ils avaient pêché et ri, en songeant, tous ensemble, que leur père rentrerait bientôt à la maison.

Mais il n'était jamais revenu à cause de Cabhan qui avait eu recours à la magie noire pour assassiner Daithi le Brave. Puis Sorcha la Ténébreuse – bien qu'elle l'eût réduit en cendres. Après l'avoir tuée, il avait trouvé le moyen de survivre.

Eamon en tenait la certitude de ses rêves, des picotements le long de son échine. En percevait toute la vérité dans les yeux de ses sœurs.

Il gardait le souvenir de cette journée printanière lumineuse sur la rivière. Alors même qu'un poisson tirait sur sa ligne, son esprit demeura ancré dans le passé et il se revit à l'âge de cinq ans, sortant un poisson luisant des eaux sombres de la rivière.

En cet instant, il éprouva un sentiment de fierté identique.

— Ailish va être contente.

Sa mère lui sourit comme il faisait glisser le poisson dans le seau d'eau pour en préserver la fraîcheur.

Son manque profond l'avait rappelée à lui, le réconfortant. Il accrocha un nouvel appât à l'hameçon, réchauffé par le soleil qui commençait à dissiper l'épais brouillard.

— Il va nous en falloir plus d'un.

Elle avait dit ça, se souvint-il, en ce jour lointain.

— Alors tu en attraperas plusieurs.

— J'aimerais autant en attraper plus d'un dans ma rivière à moi.

— Un jour, oui. Un jour, *mo chroi**, tu rentreras chez toi. Un jour, ceux qui naîtront de toi pêcheront dans notre rivière, marcheront dans nos grands bois. Je t'en fais la promesse.

Les larmes menaçaient de couler, troublant cette vision d'elle, si bien qu'elle vacilla devant ses yeux. Il s'efforça de les chasser afin de la voir distinctement. Ses cheveux noirs lâchés qui lui battaient les reins, ses yeux sombres pleins d'amour. Cet immense pouvoir qui irradiait. Même à présent, alors

qu'elle n'était qu'une vision, il sentait nettement sa force magique.

— Pourquoi ne l'as-tu pas détruit, maman ? Pourquoi n'as-tu pas survécu ?

— Ce n'était pas mon intention. Mon amour, mon fils, mon cœur, si j'avais pu vous épargner toi et tes sœurs, j'aurais donné ma vie et plus encore.

— Tu as donné plus que ta vie. Tu nous as légué ton pouvoir, presque entièrement. Si tu l'avais gardé...

— Mon heure avait sonné, et c'était ton droit d'aînesse. Cela me satisfait, je peux te le permettre aussi.

Dans la brume qui allait se dissipant, elle rayonnait, sa silhouette se parant de contours argentés.

— Je suis en toi pour toujours, Eamon le Loyal. Je suis dans ton sang, dans ton cœur, dans ton esprit. Tu n'es pas seul.

— Tu me manques.

Il sentit ses lèvres sur sa joue, sa chaleur, son parfum l'enveloppant tout entier. Et pendant ce bref instant, rien que cet instant, il pouvait de nouveau être un enfant.

— Je veux être courageux et fort. Je le serai, j'en fais la promesse. Je protégerai Brannaugh et Teagan.

— Vous vous protégerez les uns les autres. Vous êtes la trinité. Ensemble, vous êtes plus puissants que je ne l'ai jamais été.

— Vais-je le tuer ? (Car c'était son vœu le plus intime, le plus farouche.) Vais-je l'achever ?

— Je ne saurais le dire, mais il ne pourra jamais t'enlever ce que tu es. Ce que tu es, ce que tu as en toi ne peut qu'être transmis comme je te l'ai transmis. Il porte en lui ma malédiction et sa marque. Tous ceux qui descendront de lui la porteront aussi, de la même façon que tous ceux qui naîtront de toi porteront la clarté. Mon sang, Eamon. (Elle tourna la

paume de sa main vers le ciel, montrant une fine ligne de sang.) Et le tien.

Sentant une douleur soudaine, il vit la blessure en travers de la paume de sa main. Il la joignit à celle de sa mère.

— Le sang des trois, issus de Sorcha, aura raison de lui, même si cela doit prendre mille ans. Aie confiance en ce que tu es. C'est suffisant.

Elle l'embrassa encore, sourit de nouveau.

— Tu en as plus d'un.

Les soubresauts de sa ligne chassèrent sa vision.

En effet, il avait attrapé un autre poisson.

Il allait se montrer courageux, se dit-il en tirant le poisson agité hors de la rivière. Il allait être fort. Et un jour, il serait assez fort.

Il examina sa main – il n'y avait plus de marque, mais il avait compris. Il avait son sang, et son don en lui. Et cela, un jour, il le transmettrait à ses fils, à ses filles. S'il n'était pas celui qui détruirait Cabhan, ce serait l'un des siens.

Mais il espérait, par tous les dieux, que cette tâche lui reviendrait.

Pour l'instant, il allait continuer à pêcher. C'était bon d'être un homme, se dit-il, de chasser et de pêcher, d'approvisionner le foyer en nourriture. De rembourser ses cousins qui lui offraient un toit et s'occupaient de lui.

Puisqu'il était devenu un homme, il avait appris la patience. Grâce à cela, il attrapa quatre poissons avant de ramener la barque vers le rivage. Il l'attacha et lia les poissons avec du fil de pêche.

Il resta là un moment, à regarder l'eau, ses reflets sous le plein soleil. Il songea à sa mère, aux échos de sa voix, à l'odeur de sa chevelure. Ses mots ne cesseraient jamais de l'accompagner.

Il décida de rentrer en passant par le petit bois. Pas aussi vaste que les grands bois qui entouraient son foyer, mais un bois néanmoins, se dit-il.

Après avoir rapporté le poisson à Ailish, il prendrait un thé au coin du feu. Ensuite, il aiderait à la dernière moisson.

Il entendit le cri perçant alors qu'il empruntait le chemin du retour en direction de la petite ferme. Souriant, il plongea la main dans sa besace et en sortit son gant de cuir. Il n'eut qu'à l'enfiler et à lever le bras pour que Roibeard surgisse d'entre les nuages, les ailes déployées, prêt à se poser.

— Bonjour à toi.

Eamon scruta ses yeux dorés, éprouva le lien intime qui l'unissait à son épervier, son guide, son ami. Il porta la main à l'amulette enchantée qu'il avait autour du cou, celle que sa mère avait fait apparaître par la magie du sang dans le but de le protéger. Elle arborait l'image du rapace.

— C'est une magnifique journée, tu ne trouves pas ? Lumineuse mais pas trop chaude. La moisson touche à sa fin, et nous donnerons bientôt une fête pour la célébrer, continuait-il tout en marchant, l'oiseau sur le bras. Pour l'équinoxe, comme tu le sais, quand la nuit conquiert le jour comme Gronw Pebr a conquis Llew Llaw Gyffes. Nous honorerons alors la naissance de Mabon, fils de Mordon, gardien de la terre. C'est sûr, il y aura des gâteaux au miel. Je ne manquerai pas de t'en garder une part.

L'épervier frotta sa tête contre la joue d'Eamon, aussi affectueux qu'un chaton.

— J'ai encore fait ce rêve, avec Cabhan. J'ai vu la maison, j'ai vu Ma après qu'elle nous eut donné presque tout le pouvoir qu'il lui restait et chassés pour nous mettre à l'abri loin d'elle. Je vois ce moment, Roibeard. Quand elle l'a empoisonné d'un baiser, quand elle s'est embrasée, se servant de toute son énergie pour le détruire. Il lui a pris la vie, et pourtant... je vois

l'effervescence dans ses cendres après qu'il a brûlé. L'agitation, diabolique, et le flamboiement rouge du pouvoir de Cabhan.

Eamon se tut un instant, convoqua son pouvoir, s'ouvrit à lui. Il sentit le cœur battant d'un lapin qui se précipitait dans les buissons, la faim d'un oisillon qui attendait sa mère et son petit déjeuner.

Il sentit ses sœurs, le mouton, les chevaux.

Et aucune menace.

— Il ne nous a pas retrouvés. Sinon, je le sentirais. Toi, tu le verrais, et tu me le dirais. Mais il cherche, et il chasse et il attend car je sens cela aussi.

Les yeux bleu vif du garçon s'assombrirent ; sa bouche tendre prit un pli déterminé plus viril.

— Je ne vais pas passer ma vie caché. Un jour, par le sang de Daithi et Sorcha, je partirai à sa poursuite.

Eamon leva la main, serra l'air dans son poing, le fit tourner et le jeta, doucement, vers un arbre. Les branches s'agitèrent, et les oiseaux posés là s'envolèrent.

— Après tout, je vais devenir de plus en plus fort, n'est-ce pas ? murmura-t-il en reprenant son chemin vers la maisonnette, avec les quatre poissons destinés à ravir Ailish.

Brannaugh accomplit ses tâches quotidiennes, comme tous les jours. Comme tous les jours depuis cinq ans, elle fit tout ce qu'on lui demandait. Elle cuisinait, nettoyait, s'occupait des plus petits tandis qu'Ailish avait en permanence un bébé au sein ou dans le ventre. Aux champs, elle aidait à semer et à récolter. Elle participait à la moisson.

Un travail sain et honnête, bien sûr, et satisfaisant à sa façon. Sa cousine Ailish et son mari étaient d'une gentillesse irréprochable. Des gens bons et fiables, des paysans qui avaient offert plus qu'un refuge à trois jeunes orphelins.

Ils leur avaient donné une famille, le plus précieux des cadeaux.

Leur mère ne l'avait-elle pas su ? Sans cette certitude, elle n'aurait jamais envoyé ses trois enfants auprès d'Ailish. Même dans ses heures les plus sombres, Sorcha n'aurait confié ses enfants chéris qu'à des âmes généreuses et aimantes.

Mais à douze ans, Brannaugh n'était plus une enfant. Et ce qui poussait en elle, se développait en elle, s'éveillait en elle – plus fort depuis qu'elle était devenue pubère, l'année précédente – la pressait ardemment.

Garder cela pour elle, détourner le regard de cette clarté perpétuelle la tourmentait un peu plus à mesure que le temps passait. Mais à Ailish elle devait le respect, et sa cousine craignait la magie et ses pouvoirs – même les siens.

Brannaugh avait agi selon la volonté de sa mère, ce terrible matin. Elle avait emmené son frère et sa sœur vers le sud, loin du comté de Mayo et de leur foyer. Elle était restée à couvert ; elle avait enfermé son chagrin dans son cœur, là où elle seule l'entendait gronder.

Son cœur nourrissait aussi le besoin de se venger, d'accepter pleinement le pouvoir qui sommeillait en elle et d'apprendre aussi, de s'instruire et se perfectionner dans le but de vaincre Cabhan une bonne fois pour toutes.

Mais Ailish ne demandait rien d'autre que son homme, ses enfants, sa ferme. Pourquoi pas ? Elle avait droit à son foyer, à sa vie et à sa terre, à cette existence paisible. N'avait-elle pas tout risqué en prenant les descendants de Sorcha sous son toit ? En accueillant ce que Cabhan convoitait ?

Elle méritait gratitude, loyauté et respect.

Mais ce qui vivait en Brannaugh réclamait la liberté. Des choix s'imposaient.

Elle avait vu son frère revenir de la rivière à pied, avec son poisson, son épervier. Elle avait senti qu'il testait son pouvoir

à distance de la maisonnette – comme il en avait coutume. Comme Teagan, leur sœur, le faisait souvent. Ailish, occupée à parler des confitures qu'elle avait faites ce jour-là, n'avait rien senti. Sa cousine faisait barrage à son don – une source de perplexité pour Brannaugh –, ne s'autorisant que l'infime part qui lui permettait de sucrer les marmelades, ou d'ama-douer les poules afin qu'elles pondent de plus gros œufs.

Brannaugh se disait que le sacrifice en valait la peine ; attendre d'en découvrir plus, d'en apprendre plus, d'être plus forte. Son frère et sa sœur étaient en sécurité ici – comme leur mère l'avait souhaité. Teagan, qui avait été submergée par le chagrin pendant des jours, des semaines, riait et jouait désormais. Elle se chargeait de ses tâches dans la joie, soignait les animaux, chevauchait comme une guerrière sur son grand Alastar gris.

Peut-être que certaines nuits, elle sanglotait dans son sommeil, mais dès que Brannaugh la prenait dans ses bras, ses pleurs se calmaient.

Hormis quand surgissaient les rêves de Cabhan. Ils venaient à Teagan, à Eamon, à elle-même. Plus fréquents à présent, plus clairs, et si nets que Brannaugh avait commencé à entendre sa voix résonner bien après son réveil.

Des choix s'imposaient. Cette attente, ce refuge, peut-être fallait-il y mettre un terme, d'une façon ou d'une autre.

Le soir, elle grattait les pommes de terre fraîchement récoltées. Elle remuait le ragoût qui mijotait dans l'âtre et tapait du pied au rythme de la musique que jouait l'époux de sa cousine sur sa petite harpe.

La maisonnette, chaude et douillette, était un endroit joyeux empli de bonnes odeurs, de gais éclats de voix, du rire d'Ailish quand elle dansait, son cadet calé sur la hanche.

La famille, se dit-elle une fois de plus. Bien nourrie, bien soignée dans une fermette chaude et douillette, avec des

herbes aromatiques qui séchaient dans la cuisine, des bébés aux joues roses.

Cela aurait dû la contenter – comme elle aurait aimé s'en réjouir !

Elle croisa le regard d'Eamon, qui avait les yeux bleu vif de leur père, sentit son pouvoir buter contre elle. Il en voyait trop, Eamon, se dit-elle. Bien trop dès lors qu'elle oubliait de se fermer à lui.

Elle lui renvoya un petit coup, comme pour le prévenir discrètement de se mêler de ses oignons. À la manière d'une sœur, elle sourit en le voyant grimacer.

Après le dîner, il fallait encore nettoyer les marmites, coucher les enfants. Mabh, l'aînée âgée de sept ans, se plaignit, comme toujours, qu'elle n'avait pas sommeil. Seamus se blottit aussitôt contre elle, son sourire rêveur annonçant qu'il était prêt. Les jumeaux qu'elle avait aidé à mettre au monde jacassaient comme des pies. La jeune Brigitt fourra son pouce dans sa bouche pour se rassurer, et le bébé s'endormit avant que sa mère ne le couche.

Brannaugh se demanda si Ailish savait qu'elle et son bébé au doux visage angélique ne seraient plus de ce monde sans la magie. La naissance, terriblement douloureuse, terriblement mal engagée, se serait terminée dans un bain de sang sans Brannaugh, son don de guérisseuse, ses visions, son habileté.

Bien qu'elles n'en parlent jamais, Ailish le savait sans doute.

Sa cousine se redressa, une main plaquée dans le bas du dos, l'autre sur son ventre, posée sur le bébé à naître.

— Une bonne nuit et de beaux rêves à vous tous. Brannaugh, aimerais-tu prendre une infusion avec moi ? Je ne dis pas non à une tasse de ta tisane calmante, car celui-là remue comme en pleine tempête ce soir.

— Avec plaisir, je vais t'en préparer. (*Et ajouter l'envoûtement pour t'assurer une bonne santé et un accouchement facile, comme à mon habitude.*) Il est en forme et en bonne santé, celui-là, et je le soupçonne de devenir aussi gros à lui seul que les jumeaux.

— C'est un garçon, sans aucun doute, dit Ailish en redescendant de la soupente où les enfants dormaient. Je le sens. Je ne me suis encore jamais trompée.

— Cette fois non plus. Du repos te ferait du bien, cousine.

— Une femme avec six enfants plus un autre en route ne prend guère de repos. Je vais bien.

Son regard s'attarda sur Brannaugh, attendant confirmation.

— Tu vas bien, assurément, mais ça ne t'empêche pas de te reposer un peu plus.

— Tu m'es d'un grand secours et d'un grand réconfort, Brannaugh.

— Je l'espère.

Il se passe quelque chose, se dit-elle tout en s'affairant à la préparation de la tisane. Elle sentait sa cousine agitée, et sa nervosité était contagieuse.

— Maintenant que nous avons rentré la récolte, tu pourrais te réserver pour tes travaux de couture. Tes ouvrages sont nécessaires et te permettent de t'accorder un peu de repos. Je peux me charger de la cuisine. Teagan et Mabh m'aideront, et à dire vrai, Mabh est déjà fine cuisinière.

— Oui, c'est certain, elle est douée. Je suis fière d'elle.

— Si les filles s'occupent de la cuisine, Eamon et moi pouvons aider notre cousin à chasser. Je sais que tu préfères ne pas me voir manier l'arc, mais n'est-ce pas plus sage que chacun fasse ce pour quoi il est fait ?

Ailish détourna brièvement le regard.

Oui, se dit Brannaugh, *elle sait et, pis encore, elle peine à nous demander de ne pas être ce que nous sommes.*

— J'aimais ta mère.

— Oh, et elle t'aimait en retour.

— Nous ne nous sommes que rarement vues au cours des dernières années. Néanmoins, elle m'envoyait des messages, à sa façon. La nuit où Mabh est née, la petite couverture que ma fille tient toujours contre elle quand elle dort était là, juste là, sur le berceau que Bardan a fabriqué pour elle.

— Quand elle parlait de toi, c'était toujours avec amour.

— Elle vous a envoyés vivre auprès de moi. Toi, Eamon, Teagan. Elle est venue me voir, dans un rêve, et m'a demandé de vous offrir un foyer.

— Tu ne m'en as jamais rien dit, murmura Brannaugh en portant l'infusion à sa cousine, avant de s'asseoir auprès d'elle devant le feu de tourbe.

— Deux jours avant votre arrivée, elle m'a fait cette demande.

Les mains serrées sur ses genoux recouverts de jupons aussi gris que ses yeux, Brannaugh fixait le feu.

— Il nous a fallu huit jours de voyage pour arriver ici. C'est par l'esprit qu'elle est venue te visiter. J'aimerais tant la revoir, mais je ne la retrouve que dans mes rêves.

— Elle est avec toi. Je la vois en toi. En Eamon, en Teagan, mais surtout en toi. Sa force et sa beauté. Son amour à toute épreuve pour sa famille. Tu es en âge désormais, Brannaugh. L'âge où tu dois envisager de fonder une famille.

— J'ai une famille.

— Ta propre famille, comme ta propre mère l'a fait. Un foyer, ma chérie, avec un homme qui travaillera la terre pour toi, et des bébés nés de toi.

Elle sirota son infusion à petites gorgées tandis que Brannaugh restait silencieuse.

— Fial est un homme comme il faut, il a bon cœur. Il était bon envers sa femme du temps où elle était encore en vie, je peux te l'assurer. Il a besoin d'une épouse, d'une mère pour ses enfants. Il possède une belle maison, bien plus grande que la nôtre. Il t'en ferait cadeau et en ouvrirait les portes à Eamon et à Teagan.

— Comment pourrais-je épouser Fial ? Il est...

Vieux, lui vint d'emblée à l'esprit mais, comprenant qu'il était environ du même âge que son Bardan, elle laissa sa phrase en suspens.

— Tu aurais une bonne vie à ses côtés, et il offrirait une bonne vie à ton frère, à ta sœur.

Ailish s'empara de son ouvrage de couture pour s'occuper les mains.

— Je ne t'en parlerais pas si je ne le croyais pas capable de te traiter avec gentillesse, jusqu'à la fin. Il est bel homme, Brannaugh, et il a de bonnes manières. Accepterais-tu d'aller te promener avec lui ?

— Je... Cousine, je ne vois pas Fial de cette manière.

— Peut-être que si tu passais un moment avec lui, tu changerais d'avis.

Ailish sourit, comme si elle avait un secret.

— Une femme a besoin d'un homme qui subvienne à ses besoins, qui la protège, qui lui donne des enfants. Un homme plaisant avec une belle maison, une figure agréable...

— As-tu épousé Bardan pour sa gentillesse ?

— Je ne l'aurais pas épousé s'il n'avait pas été gentil. Penses-y. Nous lui dirons que nous attendons que l'équinoxe soit passé pour t'en parler. Réfléchis. Veux-tu bien m'accorder cela ?

— Je vais réfléchir.

Brannaugh se leva.

— Sait-il ce que je suis ?

Ailish baissa ses yeux marqués par la fatigue.

— Tu es l'aînée de ma cousine.

— Sait-il ce que je suis, Ailish ?

Ça remuait en elle désormais, tout ce qu'elle retenait enfermé. La fierté agitait tout. Et la lumière qui jouait sur son visage ne provenait pas seulement du vacillement des flammes.

— Je suis la fille aînée de la Ténébreuse du comté de Mayo. Et avant de sacrifier sa vie, elle a sacrifié son pouvoir, en me le transmettant, à moi, et également à Eamon, à Teagan. Nous formons la trinité. Les trois enfants de la Ténébreuse, des magiciens.

— Tu es une enfant...

— Une enfant quand il est question de magie, de pouvoir. Mais une femme quand il s'agit de convoler avec Fial.

La vérité de ses propos embrasa les joues d'Ailish.

— Brannaugh, ma très chère petite, n'as-tu pas été heureuse ici, ces dernières années ?

— Si. Et je t'en suis très reconnaissante.

— Quand on est du même sang, on se donne tout sans quérir la gratitude.

— Oui. De sang à sang.

Posant son ouvrage, Ailish prit les mains de Brannaugh.

— Tu serais en sécurité, fille de ma cousine. Et tu serais heureuse. Tu serais aimée, aussi, je le crois. Que peut-on vouloir de plus ?

— Je suis plus que ça, dit Brannaugh calmement, avant de monter au grenier pour se coucher.

Mais le sommeil s'obstina à la fuir. Elle resta étendue auprès de Teagan, attendant que les chuchotements d'Ailish et de Bardan se tarissent. Ils parlaient de cette union, de cette

bonne union raisonnable. Ils allaient finir par se convaincre que sa réticence n'était due qu'à la nervosité de la jeune fille qu'elle était.

C'était au cours d'une discussion comme celle-ci qu'ils s'étaient convaincus qu'elle, Eamon et Teagan étaient des enfants comme tous les autres.

Elle se leva sans faire de bruit, glissa ses pieds dans ses bottillons souples et drapa son châle sur ses épaules. Prendre l'air, voilà de quoi elle avait besoin. De l'air frais, de la nuit, de la lune.

Avec précaution, elle descendit de la soupenste, ouvrit la porte.

Kathel, son chien de chasse, qui dormait devant la cheminée, s'étira et, sans hésitation, sortit à sa suite.

Désormais, elle pouvait respirer, l'air frais lui caressant les joues, le silence apaisant le chaos qui régnait en elle à la façon d'une caresse. Là, pour aussi longtemps qu'elle saurait retenir cette sensation, elle fit l'expérience de la liberté.

Accompagnée de son fidèle chien, elle se faufila entre les arbres, l'un et l'autre aussi discrets que des ombres. Elle entendit l'effervescence de la rivière, le soupir du vent dans les feuillages, sentit la terre, et l'odeur lointaine de la fumée du feu de tourbe s'échappant de la cheminée du cottage.

Elle pouvait projeter le cercle, essayer d'invoquer l'esprit de sa mère. Elle avait besoin de sa mère, ce soir. En cinq ans, elle n'avait pas pleuré, ne s'était autorisée à verser aucune larme. Mais à présent, elle ressentait le désir de s'asseoir par terre, de reposer sa tête contre la poitrine de sa mère et de sangloter.

Elle effleura l'amulette qu'elle portait autour du cou – l'image du chien que sa mère avait fait apparaître avec amour, par la magie, par le sang.

Était-elle restée fidèle à son sang, à ce qui vivait en elle ? Avait-elle tenu compte de ses propres besoins, de ses désirs, de ses passions ? Ou avait-elle tout rejeté comme un jouet avec lequel elle n'était plus en âge de jouer, et fait l'impossible pour assurer à son frère et à sa sœur la sécurité et un avenir digne de ce nom ?

— Maman, murmura-t-elle, que dois-je faire ? Que voudrais-tu que je fasse ? Tu nous as donné ta vie. Puis-je faire moins ?

Elle sentit que l'appel touchait son but, et leurs pouvoirs s'unirent tels des doigts entrelacés. Tournoyant, elle scruta les ténèbres. Le cœur battant, elle songea : *Ma*.

Mais c'est Eamon qui s'avança sous le clair de lune, serrant la main de Teagan dans la sienne.

Une vive pointe de déception perça dans sa voix qui se fit tranchante.

— Vous devriez être au lit. Où avez-vous la tête, à vous promener dans les bois, la nuit ?

— Tu fais la même chose, rétorqua Eamon.

— Je suis l'aînée.

— Je suis le chef de famille.

— L'appareil dérisoire qui pendouille entre tes jambes ne fait pas de toi le chef de notre famille.

Teagan gloussa, puis s'élança pour jeter les bras autour de sa sœur.

— Ne te mets pas en colère. Tu avais besoin de nous. Tu étais dans mon rêve. Tu pleurais.

— Je ne pleure pas.

— Juste là, dit Teagan en posant la main sur le cœur de Brannaugh.

Ses yeux d'un noir profond – identiques à ceux de leur mère – scrutèrent le visage de sa sœur.

— Pourquoi es-tu triste ?

— Je ne suis pas triste. Je suis simplement sortie pour être seule et réfléchir.

— Tu penses trop fort, marmotta Eamon, toujours sous le coup de l'allusion à son « appareil dérisoire ».

— Et si tu avais de bonnes manières, tu n'écouterais pas les pensées des autres.

— Comment l'éviter alors que tu les *cries* ?

— Assez. Ne nous disputons pas.

Teagan était peut-être la cadette de la fratrie, mais elle ne manquait pas de volonté.

— Ne nous disputons pas, répéta-t-elle. Brannaugh est triste, Eamon est comme un homme sur des charbons ardents, et je... je me sens comme si j'avais mangé trop de pudding.

— Es-tu malade ? demanda Brannaugh, sa colère envolée d'un coup.

Elle plongea les yeux dans ceux de Teagan.

— Pas de cette façon. Quelque chose... est déséquilibré. Je le sens. Je crois que toi aussi, tu le sens. Alors ne nous disputons pas. Nous sommes une famille.

Sans lâcher la main de Brannaugh, Teagan saisit celle d'Eamon.

— Dis-nous, ma sœur, pourquoi tu es triste.

— Je... j'aimerais tracer un cercle. Je souhaite ressentir la lumière en moi. Je veux tracer un cercle et m'asseoir dans sa clarté avec vous. Avec vous deux.

— Cela ne nous arrive presque jamais, dit Teagan. Parce que Ailish ne veut pas qu'on le fasse.

— Et elle nous a accueillis chez elle. Nous lui devons le respect entre ses murs. Mais en ce moment, nous ne sommes pas sous son toit, et elle n'a pas besoin de le savoir. Il me faut de la lumière. Je dois parler avec vous à l'intérieur de notre cercle, là où personne ne peut nous entendre.

— Je vais l'évoquer. Je m'entraîne, lui dit Teagan. Quand Alastar et moi partons en promenade, je m'exerce.

Dans un soupir, Brannaugh passa la main dans la chevelure claire de sa sœur.

— C'est bien que tu le fasses. Trace un cercle, *deirfiúr bheag**.